

Pour non-liseurs

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 32(6), 112–115.

POUR NON-LISEURS

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
GILLES MARCOTTE
FERNAND OUELLETTE

La langue au vert

Le moujik d'aujourd'hui porte une blouse blanche. Sous la blouse, il est toujours hâbleur et roublard, mais il considère maintenant les animaux d'élevage avec une certaine science. À vrai dire, ce moujik nouveau, comme l'ancien, existe surtout dans mon imagination et assez peu dans *Campagnes de Russie* (Gallimard, 1989) de Jean-Loup Trassard, dont l'intérêt est ailleurs, dans le plaisir d'écouter une langue employée à bon escient, simplement, subtilement. Un air ni banal ni forcé, voilà ce que j'y entends, une mélodie qui convient à la campagne ensoleillée, avec ses ombres mouvantes, ou la musique du vélo, car c'est par ce moyen que Jean-Loup Trassard a progressé le plus souvent dans les campagnes soviétiques. Le vélo laisse le temps de regarder, il n'empêche pas d'écouter, et pour peu que le cycliste soit sensible, attentif et robuste, on obtient *Campagnes de Russie*.

J.-P.I.

Liszt-Leonskaja

Elisabeth Leonskaja s'engage absolument dans son jeu, jusqu'à l'incandescence, dans la mesure où la perfection peut passer par l'oreille et par les mains. Des os, des nerfs, des muscles... Il est à peine concevable que l'esprit, que le cœur s'en remettent à une pareille concentration d'énergie

si vulnérable. Et pourtant, ce qui tient du miracle nous est proposé. Je sens bien comment fonctionne un jeu semblable. Je l'entends dans la tension d'une note suivie d'un silence. Sans les silences, le séisme ne pourrait agir en nous. Une succession de notes tendues et de silences dans un mouvement de l'esprit. Dans une souffrance de l'âme. Dans un désespoir en suspens. Non une gravité pesante, mais la gravité de la grandeur ailée qui passe l'horizon. Leonskaja — Elisabeth devrais-je dire tellement je sens une affection profonde pour un être si douloureux — joue son destin. Sa tragédie est *audible*. Il faut donc qu'il y ait une concordance entre le noyau fissuré de Liszt et la fêlure de l'être unique qu'est Elisabeth. Car l'être intérieur peut trembler: il suffit qu'il s'approche de l'abîme. Le cœur brutalement reste en suspens. Le monde vacille à la pointe du silence. Voilà bien la plénitude d'une expérience. Il me semble que je n'ai reçu un choc similaire qu'avec Richter. Deux Russes qui savent, dans une profonde tradition, ce qu'est l'être et la douleur.

Pour l'*Après une lecture du Dante — Fantasia quasi Sonata*, il n'y a que l'immense Claudia Arrau que l'on puisse comparer à Leonskaja dans les enregistrements récents. Quant à la *Sonate en si mineur*, je me tourne vers Richter, Horowitz des années trente, Brendel, tout en me demandant si la version de Leonskaja n'est pas la plus implacable, la plus créatrice. C'est dire à quel niveau se place Leonskaja: parmi les plus grands pianistes de notre époque. Dorénavant, écouter du piano c'est aussi se demander comment Leonskaja aurait joué l'œuvre. Bref, les femmes ont fait leur entrée. Elles atteignent des sommets. Clara Schumann, sans doute, Clara Haskil, Youra Guller, Lili Kraus, Alicia de Larrocha, Martha Argerich, Maria Tipo et Elisabeth Leonskaja.

[FRANZ LISZT: *Sonate pour piano en si mineur*, *Sonetto 104 del Petrarca*, *Sonetto 123 del Petrarca*, et *Après une lecture du Dante (Fantasia quasi Sonata)*. ELISABETH LEONSKAJA, pianiste: TELDEC, 2292-44948-2.]

Souvenirs d'Afrique

Une charge d'éléphants est une chose effrayante. Que Richard Martineau se rassure, ce n'est pas à la suite de son livre (*La Chasse à l'éléphant: sur la piste des babyboomers*, Boréal, 1990) qu'il risque d'être pris d'assaut. Ils seraient débusqués les babyboomers? Leurs travers impitoyablement mis à nu?

Le soir, au bivouac, Martineau a relu avec application toute la presse québécoise (et aussi la française, l'américaine) des dernières années. Dans sa tête, il s'est repassé les films que tout le monde a vus. Il s'est souvenu des livres dont tout le monde a parlé. Puis, l'œil mauvais, il s'est emparé d'un stylo et d'un bloc de papier.

Richard Martineau jette à la tête du lecteur titres de livres, noms, qualificatifs et périphrases. Ce procédé porte un nom, c'est l'accumulation. La bousculade est assurée, le ridicule garanti, et l'auteur, sûr d'avoir tout dit. Pourquoi ce clinquant journalistique devrait-il appartenir à l'essai? Quand de surcroît il ne fait que défoncer des portes ouvertes: les babyboomers ont chamboulé l'éducation et multiplié les intervenants: les babyboomers ont compliqué la vie sexuelle et fait de la famille un écheveau de relations aussi complexe que chez les Mélanésiens, etc., etc. Ce n'est pas le plus gênant.

La jungle est loin et on comprend que la chasse, qui le voyait debout dès l'aube, ait empêché l'auteur de se relire. «Un babyboomer divorcé, un enfant silencieux, un vieux char, une route trempée, un père mort, un motel minable et une caisse de Miller: pas de doute, nous sommes bel et bien dans un film québécois» (p. 171). «Elle est maigre [...] elle réfléchit à voix haute sur les rapports homme-femme, elle parcourt les bars de Mexico à la recherche de son moi, elle se dit féministe mais vendrait son âme pour un cunnilinctus (*sic*) bien tourné — pas de doute: nous sommes bel et bien devant une hystérique du Plateau Mont-Royal» (p. 177).

Pas de doute: nous sommes bel et bien en présence d'un post-babyboomer qui n'a pu s'empêcher d'écrire un livre.

M.-A.L.

René, lui-même

Connaissez-vous René? Il a écrit quelques bons livres, *Fureur et Mystère*, d'autres. Il est, pour ceux qui le lisent depuis longtemps, un des grands poètes de ce temps, René Char. Mais pour M. Paul Veyne, historien, critique littéraire d'occasion, auteur d'un *René Char en ses poèmes* (Gallimard), il est René, tout simplement. René par ci, René par là. René m'a dit. Dans l'intimité, je veux bien qu'on traite un poète familièrement, comme une vieille chaussette. Mais dans un livre, c'est d'une impardonnable vulgarité. La familiarité douteuse dont témoignent ces René garrochés d'une page à l'autre s'étend à la façon dont M. Veyne parle des poèmes. Ce sont, pour lui, des pages de journal intime un peu arrangées. Tel poème veut dire telle chose, et ne venez pas me contredire: René m'a dit... Il y a quand même des choses à retenir de ce livre. Dans les premières pages, un portrait étonnant, coloré, du poète ou plutôt de l'homme René Char. Et puis, de temps à autre, assez souvent à vrai dire, au milieu des commentaires affligeants du critique improvisé, des phrases de René Char lui-même. À utiliser avec prudence, assurément, le poète n'étant après tout que le premier lecteur de son œuvre. Mais cela s'ajoute pour ainsi dire à ses poèmes. Le véritable critique, c'est Éric Marty, qui donne au Seuil (coll. «Les contemporains») un René Char exemplaire, parfaitement informé, d'une finesse et d'une précision admirables. Pour la première fois, on trouve ici des développements satisfaisants sur les rapports de la poésie de Char avec l'hermétisme. Mais c'est bien tout le livre qu'il faut lire (lentement, pas question de traverser ça en coup de vent), méditer, reprendre, potasser. Je n'en dis pas plus long. J'en aurais pour des heures.

G.M.